

Le transfert avec les bébés

Nicole Yvert

DANS **JOURNAL FRANÇAIS DE PSYCHIATRIE** 2019/1 n° 47, PAGES 27 À 40
ÉDITIONS ÉRÈS

ISSN 1260-5999

ISBN 9782749264974

DOI 10.3917/jfp.047.0027

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-journal-francais-de-psychiatrie-2019-1-page-27?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Le transfert avec les bébés

*Nicole Yvert**

L'indésirable

J'ouvre la porte de mon bureau, et instantanément la toute petite fille se met à hurler. C'est un bébé de quelques mois blotti dans les bras de la femme, sa mère, qui me fait face sur le seuil.

Surprise !

Sous son regard noir et rageur, j'ai l'impression d'être un monstre terrifiant. De toute évidence, je lui fais peur. Je me demande, penaude, ce que je pourrais bien dire ou faire pour me faire pardonner (mais quoi ?), pour lui paraître attractive et aimable. Je ne trouve rien à dire, c'est difficile de penser au milieu des cris, et je ne me sens pas bien du tout.

La pression qui pèse sur moi est d'autant plus forte que cette maman est la fille d'une pédiatre avec qui j'ai travaillé, qui me fait toute confiance ! Zut alors, ça commence mal !

Transfert immédiat...

Je les accueille tant bien que mal.

Cette femme a pris rendez-vous pour des problèmes de sommeil, de sa fille ou/et d'elle-même ? Le fait est que, depuis la naissance du bébé, mère et fille ne dorment pas ou très mal. Le berceau est dans la chambre parentale, la mère ne peut se résoudre à le mettre dans la chambre prévue pour l'enfant qui dort si mal, malgré les sollicitations du père. Mère et fille semblent toujours aux aguets.

Plusieurs consultations se déroulent ainsi sans que l'on arrive, elles et moi, à se poser ; moi, assez irritée de devoir endosser, sans pouvoir offrir mon aide, cette place de méchante, intrusive et dangereuse, la mère, psalmodiant une

** Psychologue
psychanalyste
à Paris. A exercé
en institution
et en cabinet.
A publié en 2016,
aux Éditions
des crépuscules,
Accomplir
la promesse
de l'aube.*

plainte angoissée et comme conjuratoire, autour du manque de sommeil, et le bébé, continuant à crier, à pleurer et à me rejeter.

Je réussis cependant, après quelques rendez-vous, à retomber sur mes pieds, à retrouver mes esprits, ma capacité de penser, à sortir de ce débordement d'affects pour demander à la maman, question élémentaire, comment s'étaient passées sa grossesse et l'arrivée de la petite...

Là, changement de tableau immédiat ! La mère fond en larmes. Son corps soudain relâche sa tension. La petite, enfin décollée du giron, glisse de ses genoux sur le sol où elle rampe pour aller chercher les jeux mis à sa disposition depuis le début, soudain joyeuse et active, me laissant sa mère à consoler ! Et la mère se met à raconter l'histoire...

L'histoire de l'indésirable.

Oui on voulait un troisième enfant, mais surtout pas à ce moment-là, moment qui était crucial pour la carrière de madame, médecin hospitalier. Il était impossible qu'elle soit enceinte pour postuler à ce poste convoité, ce poste qui lui était destiné...

Ils ont choisi de garder le bébé. Elle n'a pas eu le poste...

Cette toute petite fille, dans une projection d'émotions devenues partagées, s'est immédiatement saisie de moi, dès notre premier regard, et bien à mon insu puisque je ne l'ai compris qu'à la fin ! Quelle confiance inouïe en un autre supposé l'entendre !

Petite fille qui me fait vivre, dans l'instant même de notre mise en contact, le rejet sans mots dont elle fut victime, qui me fait connaître, sentir dans ses moindres recoins, sa douleur, sa rage, son insupportable, qui vient appuyer en moi là où ça fait mal, on ne veut pas de moi, douleur en écho... En attente des mots de la mère qui vont les libérer toutes deux, le bébé, du poids de la culpabilité muette et accusatrice de la mère, et la mère de la honte de ses sentiments tellement en désaccord avec son cœur, son éthique, avec elle-même. Une mère désaccordée...

Et cela fait trois vivants !

La Belle

J'accueille une jeune femme, belle comme Vénus. Elle semble un modèle pour peintre, une nature morte en quelque sorte. On a juste envie de s'asseoir en face d'elle et de la contempler, astre immobile (il se trouve que je fais de la peinture et la tentation est forte).

C'est ce corps qui justement la fait souffrir, dit-elle. Elle le sent toujours raide, figé, gauche, inhabité, corps de pierre, statuaire, lointain, en dehors d'elle ; elle semble n'avoir aucune conscience de sa beauté. Le comble !

*Cette toute
petite fille, dans
une projection
d'émotions
devenues
partagées, s'est
immédiatement
saisie de moi,
dès notre premier
regard.*

Je m'en étonne, et je m'étonne que la question de ce que sa beauté fait à autrui, aux hommes plus particulièrement comme je peux le supposer, ne l'effleure pas, semble ne pas la concerner.

Mon étonnement fait quand même tout de suite son petit effet...

Elle fait un rêve : elle est chez moi pour sa séance, notre échange est entrecoupé par des appels téléphoniques que je reçois et auxquels je réponds. À nos pieds, entre nous assises face à face : du verre brisé et du sang.

On peut pourtant couper entre sans qu'il y ait hémorragie, dis-je sans réfléchir !

Stupéfaite, elle me raconte alors ce que sa mère vient de lui révéler : à sa naissance, celle-ci a fait une hémorragie. Ni sa mère ni elle-même ne semblent avoir mesuré, avoir su, sauf à leur insu, le risque mortel qui exista au moment de leur rencontre qu'elle m'avait décrite comme ratée depuis toujours. Les médecins n'en auraient rien dit, même ultérieurement. Aucun mot n'avait été mis sur le drame et son vécu. Ainsi sa mère l'avait accueillie, l'avait tenue dans ses bras, au bord de la mort, pétrifiée, en train de « partir »...

Je suppose que ma perception immédiate de l'inanimé de son corps m'a guidée pour, dans une espèce de fulgurance, prononcer le mot « hémorragie ». Je suppose aussi que cette scène que j'ai entrevue, ce sang, la mort qui rode, est sortie tout droit d'histoires de femmes de ma propre famille, « mortes en couches » comme on disait. Ce mot, « hémorragie », avec le sang et la rage qu'il contient, la mère avait enfin pu le prononcer pour la première fois, entre elle et sa fille, probablement parce que leur relation s'était suffisamment réchauffée, réaffectée au fil du travail analytique de sa fille. Ainsi dans le transfert, nous en étions là, à cette naissance au bord de la mort qui avait figé jusqu'alors leur lien et leurs

corps, mais nous étions à ce moment-là toutes trois, sa mère, elle et moi, bien vivantes !

Feuille de papier

J. vient consulter au motif qu'il se fait oublier. Il a environ 2 ans.

Il est accompagné par sa mère et par G.L., l'assistante sociale de la structure où il vit avec toute sa famille, un hôtel social. Le projet de la consultation est conçu, soutenu et financé par cette structure, et la mère y adhère.

Au jardin d'enfants, J. se rend transparent au point qu'une fois, il y a été oublié après la fermeture. L'équipe, mise en danger, est inquiète pour lui et pour elle.

Pendant les premières séances, J. reste collé à sa mère qui parle, soutenue par G.L. Elle raconte le déni de grossesse, l'accouchement sur les marches de l'hôpital, le délire avant qu'elle ne reconnaisse l'enfant comme sien, et enfin depuis, son attachement à lui, son souci pour lui.

Un jour (il m'a sans doute fait signe, mais je ne sais plus comment), j'ai le sentiment qu'il faut que je lui donne la parole et que je le reçoive seul. Je fais donc sortir sa mère et G.L. pour un court moment, elles vont faire un tour dehors, et nous voilà pour la première fois tous les deux, seuls.

Il joue, debout, avec deux petites voitures, une dans chaque main, qu'il fait rouler sur la table à hauteur de sa tête, elles se rentrent dedans, il y a un accident, l'une d'elles tombe de la table par terre, et lui part se cacher, ou plutôt disparaître sans dire mot, soudain aussi mince qu'une feuille de papier, derrière un meuble de mon bureau que je croyais jusqu'alors collé au mur !

Aucune de mes paroles n'est efficace pour l'en faire sortir... Je me sens moi-même coincée, impuissante, angoissée et coupable de lui faire vivre cela. Quelle idée ai-je eu là de vouloir

le recevoir tout seul, c'était bien trop tôt, et à bout d'arguments, mon silence anxieux en résonance avec le sien s'installe dans l'attente du retour des deux femmes. Il va rester ainsi, plaqué au mur, « planqué », jusqu'à ce que la sonnette retentisse, il bondit alors hors de sa cachette pour sauter dans les bras de sa mère.

Ce n'est qu'une fois tout le monde parti que, sortie de ma stupeur et de ma culpabilité, je crois comprendre ce qui vient d'avoir lieu.

Je lui ai donné la parole et il l'a prise ! Il m'a raconté, c'est-à-dire il a mis en scène, joué, montré, effectué ce qui s'est passé dans le ventre de sa mère, « l'accident » qu'a été sa conception, comment sa mère a fait la morte, ne sentant rien de ce qui se passait dans son corps, comment lui aussi a fait le mort, se dissimulant, plaqué sans doute contre la colonne vertébrale de celle-ci, le corps aussi peut délirer, échappant ainsi à un avortement.

*Je lui ai donné
la parole
et il l'a prise !*

À la séance suivante, assez contente de moi, je compte bien rattraper ma balourdise et lui dire que je l'ai compris, mais là encore je cours derrière ! Car il est déjà passé à autre chose... Enfin joyeux, délivré, il va jouer tout seul avec les jeux proposés, et nous laisse parler ensemble entre grandes personnes.

Ce qui est dit est dit.

C'est fini !

Papillon

Un bébé de 2 mois vient consulter accompagné par l'équipe de la pouponnière où il a été accueilli à la sortie de la maternité. On m'a raconté très longuement sa triste histoire, d'abord au téléphone, puis pendant une première consultation qui a réuni autour du bébé ses porte-parole.

Pendant la deuxième consultation, j'accueille le bébé avec son auxiliaire et une puéricultrice. Il « plafonne », me disent-elles, c'est ce qui les inquiète le plus (peur de l'installation de conduites autistiques). Il est là, couché sur le dos sur mon divan entre son auxiliaire et moi. J'oublie alors totalement son histoire, les discours ont disparu !... Oubli, état de disponibilité à la rencontre ? Avec les adultes, l'oubli, nécessaire, est banal, de séance en séance. La mémoire revient toujours au bon moment. Mais avec un bébé qui a une telle histoire ! J'ai un trou de mémoire, un vertige, je suis obligée de me raccrocher au réel de ma perception uniquement. Je vois un tout petit bébé, joli petit bouddha joufflu, au regard papillonnant au plafond. Penchée sur lui, presque lui parlant à l'oreille, sans non plus cesser de le regarder, percevant, de biais, sa détresse à travers son regard errant dépourvu de point d'accroche, je réfléchis tout haut, en m'adressant à lui, à ce qui a bien pu lui arriver à la naissance pour qu'il ne puisse trouver où s'accrocher, où accrocher son regard.

C'est alors qu'en même temps que la mémoire me revient pendant que je prononce ces mots, il tourne la tête vers moi et plante ses yeux dans les miens

tout en actionnant sa bouche, l'ouvrant, tirant la langue à mon intention et émettant des petits sons. Il me parle ! Nous voilà en conversation ! Et je lui dis avec mes mots ce qu'il tente de me raconter : « Mais oui bien sûr, dans l'affolement autour de ta naissance dramatique, on s'est précipité pour te laver, te soigner, te réchauffer, mais on a oublié de te souhaiter la bienvenue parmi nous, les humains ! »

À mon insu je lui ai donné, par mon oubli, la parole. À lui de me dire, de me raconter. Je l'ai interpellé, m'adressant directement à lui, et il a relevé le gant !

Les quelques séances suivantes libèreront sa capacité à exprimer ses émotions, à pleurer, de chagrin, de rage, et sa capacité à appeler sa mère, à la mobiliser. Ainsi, lors d'une des visites à la pouponnière de sa mère, qualifiée de « handicapée mentale à la suite d'un traumatisme crânien » – visite qui suivra la séance racontée précédemment –, il réussira à force de cris et d'appel, alors qu'il est dans ses bras, à ce qu'elle retrouve pour lui des berceuses dans sa langue d'origine, au son et rythme desquelles il s'endormira apaisé, sous les yeux ravis et soulagés du personnel présent .

Glaciation

Je reçois cette jeune femme depuis un temps qui a permis que s'installe un rythme dans le déroulé de nos rencontres. Elle est vive, cultivée, active, bien insérée dans le tissu parisien, mais porte intimement une grande fragilité, venant d'un lien énigmatique, fantomatique avec sa mère, un lien comme troué. L'amour et le bon soin lui sont venus de sa grand-mère maternelle qu'elle a vénérée. Nous sommes bientôt à la veille des vacances d'été. J'annonce, comme des fois précédentes, toujours un peu sur la pointe des pieds car je sais que ça va faire mal, les dates de mon absence. La question surgit

des ténèbres dans lesquelles la jeune femme est alors plongée. Mais où allez-vous ?

Sans aucune hésitation, je lui donne alors le calendrier de mes déplacements de l'été avec force détails. Une petite voix en moi tente bien de m'en empêcher Qu'est-ce que tu fabriques ? Mais ça n'est négociable avec aucun Surmoi psychanalytique. J'ai la certitude que je m'adresse à une toute petite fille en détresse qui a besoin impérativement des mots nécessaires à la représentation de mon absence et du fait qu'absente, j'existe, sujet toujours désirant. Je n'y associe aucune interprétation.

Cette séance fut capitale. Les silences mortifères de sa grand-mère puis, en écho, de sa mère volent en éclats, et la chaîne des répétitions est rompue.

Elle a pu poser *la* question, celle restée figée sur les lèvres de la toute petite fille qui deviendra plus tard sa mère, question muette à jamais interdite, jamais adressée : « Où est-il ? » Où est-il allé, ce père (le grand-père de ma patiente), mis aux oubliettes par sa femme, éradiqué, supprimé jusqu'en un découpage de la photo de mariage ?

Elle a pu poser la question, qui n'est pas restée sans réponse. Avoir une réponse de surcroît venant d'une personne, son analyste, de qui elle attendait silence et non-réponse comme chez les femmes de la famille ! En effet, très au fait des pratiques, elle était censée savoir qu'un analyste, ça ne répond pas aux questions ! Surprise !

Le sortilège, le mauvais sort était rompu, le fantôme envolé...

Cette scène s'inscrira comme l'ombilic de notre travail.

Le muguet

Une petite fille de 4 mois m'est adressée parce qu'elle a du muguet (une mycose) dans la bouche, depuis sa naissance « sous X ». On me dit que ce muguet la fait beaucoup souffrir quand

elle tête. Il retarde aussi son adoption, car l'équipe attend qu'elle soit guérie pour engager la procédure, afin de ne pas mettre les futurs parents en difficulté. On sait, c'est écrit dans le dossier, que sa mère de naissance s'est bouché les oreilles pendant l'accouchement, au moment de l'expulsion du bébé.

C'est un très beau bébé aux yeux noirs et boucles brunes.

D'emblée, je suis surprise par son excellent contact, décalé par rapport aux propos des adultes qui me racontent son histoire de bébé abandonné. Elle gazouille, souriante. Elle déploie pour moi tous ses charmes. Je perçois une discordance entre son comportement séducteur et le contenu triste, douloureux du discours qu'on me tient sur sa naissance. Je ressens comme une détresse sous cet acharnement à plaire, lutte contre l'abandon ?

Je lui en dis sans doute quelques mots. J'ai oublié mes mots car le plus souvent quand je parle à un bébé, je ne sais pas trop ce que je lui dis, ça sort de moi tout seul sans me demander mon avis. Des mots pour masser, pour bercer, pour panser, des mots qui racontent une histoire, des mots qui font récit, nous avons essentiellement besoin de récits...

Quinze jours plus tard, à la séance suivante, j'apprends au milieu des cris rageurs du bébé que le muguet a disparu immédiatement après notre rencontre. Toute la séance, elle nous casse tant et plus nos oreilles bien ouvertes... mais elle n'est plus malade !

Le fait est qu'elle a retrouvé son centre de gravité, son comportement et ses émotions bien accordés...

*Le plus
souvent quand
je parle à un bébé,
je ne sais pas trop
ce que je lui dis, ça
sort de moi
tout seul
sans me demander
mon avis.*

Bébé en voie de disparition

F. a environ 6 mois quand nous nous rencontrons. Il vit dans une pouponnière à laquelle il a été confié par le juge dès sa sortie de la maternité.

À la première séance, un éducateur, une assistante sociale, une psychologue et sa stagiaire, une puéricultrice et une auxiliaire se sont déplacés pour accompagner ce minuscule bébé en consultation chez moi. En voie de disparition, il a réussi à mobiliser tout ce monde !

Il est diaphane, presque transparent, il ne mange plus, dort tout le temps, il sombre dans les limbes...

Après l'avoir accueilli avec quelques paroles de présentation, je ne le quitte plus des yeux pendant tout le temps où l'on me raconte sa triste histoire qui semble accabler toutes les personnes présentes. Chacun a son mot à dire. Tout à coup, moi, qui le couve du regard et de l'ouïe, je le vois s'agiter et se mettre à toussoter comme quelqu'un qui s'éclaircit la voix avant de prendre la parole, qui cherche son souffle, son oxygène !

En deux temps trois mouvements, un biberon surgit de je ne sais où, une voix décrète : « Il a faim » ; on me l'amenait dans l'espoir que je lui fasse retrouver l'appétit et le biberon est fourré dans sa bouche... Je le vois alors

tétouiller, sa bouche, sa langue jouent avec la tétine.

En fait, il ne veut pas boire, il est là pour parler et il le sait ! Zut alors, il a son mot à dire dans l'histoire !

Alors je lui parle, de ce que l'on raconte autour de lui des événements tristes, lourds certes, mais lui, qu'est-ce qu'il me dit ? Qu'il est là et qu'il ne veut pas manger, qu'il veut jouer, avec sa bouche, qu'il veut s'amuser. « Tu as du plaisir à être vivant malgré le drame que l'on me raconte. » C'est ce que j'éprouve, qu'il est vivant mais comme enterré vivant et qu'il cherche son oxygène, son souffle pour refaire surface. Il veut de la joie et tout le monde est affreusement triste ! Fin de séance.

On me téléphone le lendemain pour m'apprendre qu'il a pris tous ses biberons depuis la consultation. Nous n'en avons pas fini pour autant mais il va faire en sorte que le fil soit remonté jusqu'au vrai trauma, qui était ailleurs que dans les événements racontés et qui œuvrait en souterrain...

Le transfert avec les bébés

Pendant vingt-cinq ans, j'ai reçu en consultations psychanalytiques, faisant partie de ma patientèle, au même titre que les « grandes personnes », des bébés, ayant comme porte-parole leurs parents, ou des tiers dignes de confiance lorsqu'ils étaient confiés à l'Aide sociale à l'enfance (ASE).

Pendant vingt-cinq ans, j'ai été angoissée avant de les recevoir.

Moment d'angoisse avant l'action, de malaise avant le saut, de vide ressenti avant la rencontre. Perception subliminaire et tout en même temps extrêmement aiguë de l'absence d'un savoir qui aurait pu venir border l'instant de l'entrée en scène. Nudité. La trouille au ventre d'avoir à plonger dans cette zone de ténèbres,

d'avoir à régresser du côté de « la folie maternelle », comme l'ont appelée certains auteurs. Vais-je réussir à descendre au fond du puits et à en revenir, dans l'instant d'une séance ?

Moment qui est en fait le moment de la plus « grande vigilance¹ ». Un moment d'extrême concentration. « L'énergie est un vide entièrement disponible. L'acte s'assemble uniquement dans ce vide². »

Ce moment, le musicien au seuil d'un concert, le peintre suspendant son geste, l'acteur avant l'entrée en scène, l'amoureux avant son rendez-vous, le psychanalyste au bord de son acte, tous le connaissent. Ce moment est la condition nécessaire pour qu'il y ait création, que de la vie advienne. Vais-je être capable d'honorer la beauté de l'espèce humaine, de tenir, de participer à l'accomplissement de *la promesse de l'aube* ? Ce moment est celui où le manque devient quasi palpable.

À chaque fois, j'ai fait le constat qu'un bébé en souffrance a des ressources inouïes pour se faire entendre et pour persévérer dans son être, pour peu qu'il soit entouré par des personnes attentives. La confiance qui m'était faite était essentielle. Françoise Dolto avait inauguré cette confiance en la psychanalyse et en sa personne. À la mort de Françoise Dolto, on a fait appel à moi et à d'autres pour poursuivre le travail. Cette confiance s'était transférée sur moi, dans un transfert que je nommerais « de travail ». Il me fallait alors occuper la place... Être là. L'héritage peut s'avérer difficile. Un risque que j'ai accepté de prendre.

À cette place, j'ai été amenée à vivre, à ressentir la surprise, la déstabilisation, le malaise,

1. F. Roustang, *Qu'est-ce que l'hypnose ?*, Paris, Éditions de Minuit, 2003.

2. Tchouang-Tseu : « N'écoute pas avec tes oreilles mais avec ton esprit. N'écoute pas avec ton esprit mais avec ton énergie. [...] l'énergie est un vide entièrement disponible. L'acte s'assemble uniquement dans ce vide. »

l'irritation, l'angoisse, le désarroi... Mon désir de bien faire, d'être *bonne* (dans sa polysémie) a été plutôt malmené ! J'ai été bien démunie, et je me suis raccrochée à chaque fois aux branches pour tenir le cap, aux branches de l'arbre Dolto par exemple, mais de plus en plus à la confiance que je pouvais avoir en mes perceptions, mes enregistrements, mon inconscient, et surtout, dans les bébés qui ne lâchaient pas sur leur humanité ! L'angoisse a fait son travail.

Ces mises en scène des tout-petits, ces « arrêts sur image », maintenus, arrêtés dans un temps suspendu, étaient en attente d'un autre qui se constituerait comme adresse, les libèrerait du sortilège, un autre qui transformerait par sa présence sensible et clairvoyante, ou plutôt acceptant de ne rien y voir, de ne rien y comprendre, ces scènes en un dire, une parole. Et le processus de développement pourrait reprendre là où il s'était arrêté.

Donner la parole au tout-petit, c'est à ses risques et périls. Comme le montrent certains exemples, il la prend, et le plus souvent bruyamment ! La vie est bruyante.

C'est au plus près de ce qui à chaque fois se passe quand nous réussissons à exécuter l'action spécifique nécessaire pour l'être impuissant, qu'il soit le bébé présent devant nous ou le bébé présent dans l'adulte en analyse. Cette action est un acte de pensée. Penser fait acte. Et ça peut être jubilatoire. Plaisir est le maître-mot d'une consultation avec un bébé.

Le travail psychique que j'ai eu à faire pour accueillir ces bébés fut principalement de chasser, de repousser les nuages noirs ou gris qui planaient au-dessus d'eux sous la forme de pelotes de mots anecdotiques, anamnestiques, de phrases chargées d'angoisse et rapportant des drames ; j'ai eu à faire le vide des mots et des discours, pour être en état physique et psychique d'accueillir du vivant, son énigme, son mystère. J'ai eu donc à oublier. Oublier au moins momentanément, dans l'immédiateté de la rencontre, le récit de leur histoire porté par les adultes, pour être présente à l'enfant existant, dans le plus grand état possible de disponibilité.

Dans la cure analytique, pour s'abandonner au flux de la parole, ou pour laisser chanter la parole en nous, pour la faire résonner au-delà du discours articulé par la conscience, il faut « se permettre de boire à la fontaine de Léthé ». C'est à cause de cela que, pour que l'essentiel ait la possibilité de prendre place, il faut le temps d'une dérive, indispensable aussi bien du côté de l'analysant que de l'analyste. « Il faut que l'attention flotte sur la source de l'oubli. Cette attention flottante nous transporte vers la région des sources³. »

À me retourner sur ces années, je dirais que j'ai pratiqué l'équivalent « d'exercices spirituels ». À chaque rencontre, je jetais les dés, qui ne devaient pas être pipés en ce qui concernait notre rencontre humanisante mutuelle.

3. Denise Maurano, dans une conférence donnée en mai 2017.

*Le travail
psychique que
j'ai eu à faire pour
accueillir ces bébés
fut principalement
de chasser,
de repousser
les nuages
noirs ou gris
qui planaient
au-dessus d'eux.*



Réussirais-je encore une fois à vivre ce nouage du symbolique, dans cette fulgurance que je nomme moment de transcendance, moment de spiritualité, moment de grâce ?

La rencontre et son paradoxe

Rencontrer n'est pas « relationner ».

Tous ces récits cliniques nous font réfléchir au sujet du moment du nouage, de l'accroche qui va permettre au nourrisson d'avoir accès à « l'autre secourable », pour reprendre la belle

expression de Freud, et simultanément à sa vie propre, à son corps propre. À cet endroit, je fais un pas de côté par rapport à la théorie dite « de l'attachement ».

Non, aucun de ces petits ne s'est attaché à moi. Dès qu'ils étaient reconnectés avec leur élan vital, leur allant-devenant prenait le dessus et ils me faisaient savoir immédiatement qu'ils n'avaient plus besoin de moi ; rampant vers la sortie, sans attendre leur auxiliaire qui s'attachait ; laissant tomber le petit papier où était noté leur prochain rendez-vous alors qu'auparavant

ils s'y agrippaient, allant jouer sans nullement tenir compte de moi... tous ces signes montrant que notre mission était terminée ! Mais notre rencontre leur avait restitué leur confiance dans le lien, leur capacité d'attachement, leur capacité à activer les liens dont ils avaient besoin pour survivre, avec leur mère ou/et son substitut.

C'est un point essentiel, sans lequel il n'y aurait pas de psychanalyse de bébé possible. Le bébé a besoin de protection, de sécurité, mais il a besoin tout autant de paroles donnant sens, faisant récit. Il a besoin de rester en lien avec sa filiation, mais il peut être nursé par des personnes multiples et différentes, sinon il ne pourrait pas être confié à un tiers, et encore moins à une pouponnière. Le bébé fait la différence entre les personnes qui s'occupent de lui, qui s'adressent à lui, il est capable d'avoir des liens multiples, et de multiples natures, et cela d'entrée de jeu. Dès l'aube de sa vie, il est un citoyen du monde !

*Nous
ne sommes que
des passeurs,
ouvrant la porte
du lien pour que
la mère s'y glisse
par identification
avec notre travail
de pensée.*

La relation avec les nouveau-nés passe par le regard et la voix et doit passer le relais à la mère. Nous ne sommes que des passeurs, ouvrant la porte du lien pour que la mère s'y glisse par identification avec notre travail de pensée, notre engagement par tous les sens pour entrer en contact avec le bébé, et pour que lui, à son tour, ait la confiance nécessaire pour activer cette capacité chez la mère.

Ce peut être la mère, le père, ou toute autre personne secourable digne de confiance, comme une auxiliaire de puériculture.

Une pensée sans parole, c'est quoi ?

Un bébé humain est un humain qui n'a pas la maîtrise de la parole, et très peu encore celle du geste. Mais ce bébé, cet *infans*, pense dès l'aube de sa vie. Qu'est-ce que cette pensée d'avant la langue parlée, sans les mots ?

Cette question est celle des analystes recevant des tout-petits bien sûr, mais aussi celle de tout psychanalyste, celle de nombreux praticiens, de tous ceux qui accueillent des personnes ayant des handicaps, comme la surdité, des problèmes psychosomatiques. Elle est également celle des artistes, peintres, musiciens, danseurs, qui se passent des mots.

Le petit d'homme, aussi démuné soit-il, émet des signes en quête d'adresse. Ses comportements, ses mimiques, sa tonicité musculaire, les fonctionnements et dysfonctionnements de son corps sont à percevoir comme son activité de pensée. Toute cette activité psychique naissante est aimantée vers l'autre, elle vient chercher les mots d'un autre parlant. Mais ce ne sont pas uniquement « les mots qui soignent », c'est au-delà, ou plutôt en deçà des mots, l'énergie vibratoire, entée dans le corps de la personne sensible et parlante ; elle vise l'adresse, la présence avant la représentation.

Le bébé signe. Dans le creuset de la rencontre analytique, au sein de ce que dans notre langue nous nommons à la suite de Freud « le transfert », l'analyste lui propose d'être à son écoute, témoin, lecteur qui du seul fait de son acte de témoin-lecteur des signes les transforme en un dire existentiel qui les relie tous deux à l'humanité parlante. Le bébé et son lecteur accèdent à l'*existence* dans cet acte.

Nous touchons du doigt à cet endroit même les dégâts que peut occasionner la pratique psychiatrique actuelle, qui fige ces signes, comportements, maladies, dans des catégories diagnostiques du DSM, qui traquent le symptôme pour l'éradiquer par la pharmacopée ou le traiter du côté du handicap et du comportement. Une pratique qui prend ces signes à lire et entendre comme un langage fabriquant du lien social, pour des signes identitaires, et plus comme des signifiants.

Pour nous, psychanalystes, cela signifie qu'il nous faut être *bilingue*. Il nous faut entendre conjointement *une langue graphique et une langue sonore*, dont nous allons être des interprètes, la langue graphique étant de loin la plus importante dans le très jeune âge. J'appelle « langue graphique » ce que les bébés figurent, nous donnent à voir, à sentir, à éprouver consciemment et inconsciemment. Dans l'élaboration de cette question : « comment pense-t-on avant la parole ? », ma rencontre « au bon moment » – le bon moment est très chinois – avec les écrits de quelques philosophes et sinologues m'a été d'une grande aide. Cette rencontre a eu lieu en continuité avec mes rencontres précédentes avec l'œuvre de Françoise Dolto, de Donald Winnicott et de Piera Aulagnier. C'est à partir de cette dernière, autour du signifiant que constitue le terme de « pictogramme » que je poursuis mon cheminement.

Rencontre de la pensée-langue chinoise et de la pensée psychanalytique

À l'écart de l'Occident depuis les Grecs, la Chine n'a pas posé de coupure entre le corps et l'esprit, entre le besoin et le désir, entre la vie terrestre et un au-delà, un idéal. Choc, révolution, révélation intellectuelle pour nous autres Occidentaux ! Il n'y est question que de continuité, de flux, d'harmonie où les contraires, vie-mort, guerre-paix, clarté-ténèbres, travaillent ensemble et non l'un contre l'autre. Tout est procès, sous le déclin est l'essor et sous l'essor le déclin, toujours en transformations silencieuses ou bruyantes – ce sont alors des événements – qui se déroulent tels les anneaux du dragon, à l'écart du tragique et de la dramatisation. Pour qui s'occupe de bébés traumatisés et de psychanalyse en général, ce souffle qui nous vient de l'Orient est extrêmement vivifiant ! En effet, il s'est agi pour nous d'interroger en permanence, tout au long de notre pratique, notre tradition occidentale dualiste qui va à l'encontre de notre constat de l'efficacité de la parole du psychanalyste où « le dire et le faire, par le miracle du verbe, coïncident⁴ ».

Mais il se trouve qu'en Chine, une coupure est à même son langage. Il existe bel et bien deux langues au sein du langage, la langue graphique et la langue sonore. « *La langue graphique* est une langue faite de *pictogrammes*, dessins figuratifs stylisés qui fonctionnent comme signes d'une langue écrite et *qui ne transcrivent pas la langue orale* » (c'est nous qui soulignons)⁵. Les pictogrammes dans la tradition chinoise sont des images stylisées qui sont autant d'unités graphiques indécomposables et de matrices

4. P. Jousset, *Anthropologie du style* (Presses universitaires de Bordeaux, 2007), à propos du langage poétique.

5. Le Petit Robert.

de l'ensemble de l'écriture chinoise, et qui effectivement ne transcrivent pas la langue orale. Cette langue graphique a été en quelque sorte sonorisée : aux pictogrammes de base ont été adjoints des sinogrammes de prononciation, qui relie ainsi écrit et oral.

Ce sont donc deux langues distinctes qui trouvent leur unité à l'intérieur même de l'homme qui les lit/lie simultanément. « Il faut supposer que les poèmes, au cours de leur récitation, *parlaient aux yeux*, si je puis dire, grâce à la mise en branle d'une mémoire graphique doublant la mémoire verbale. Il nous est difficile de nous représenter le procédé, mais il est clair qu'il a eu un effet décisif : les mots ne devinrent jamais de simples signes. L'écriture figurative a aidé la plupart des mots à garder, avec une sorte de fraîcheur et le caractère de *mots vivants*, un entier pouvoir d'expression concrète [...] Elle paraît convenir à une pensée qui ne se propose point d'économiser les opérations mentales⁶. »

Cette langue double est sans grammaire, sans conjugaison, les verbes y sont à l'infinitif. Les sinogrammes sont posés, dansent les uns sous les autres, s'y égrènent comme les perles d'un collier, des cairns sur un chemin. Le pronom « Je » n'est pas employé, le verbe « être » ne l'est pas sans prédicat : la question ontologique n'a pas été posée alors qu'elle est la question incontournable sans laquelle il n'y a pas de philosophie en Occident. Cette langue graphique serait née de pratiques divinatoires. Ces lignes qui savent lire le monde sont à l'origine de l'écriture, de la peinture, de la littérature, de la culture. L'idée que le corps humain est une réplique du cosmos va de soi, avec le souffle comme origine. La langue sonore est celle des échanges entre les humains, la langue de la communication.

Pour cette grande partie de l'humanité qui demeure en l'Asie – car les caractères chinois sont une langue monde, une langue graphique comprise partout en Asie, la phonétique étant variable sur cette base –, l'écrit a précédé la parole, l'image a précédé l'écrit.

Comme chez le bébé humain... dont les signes du corps parlent à nos yeux.

Une proposition

Associer aux pictogrammes de la langue graphique chinoise les pictogrammes auxquels Piera Aulagnier fait appel pour imager son concept de l'« originaire⁷ ». Rapprocher ces deux langues graphiques, rapprocher les pictogrammes de la langue graphique chinoise des pictogrammes de l'originaire. Les caractères d'écriture, les pictogrammes sont. Le bébé humain, dans sa

6. M. Granet, *La pensée chinoise*, Paris, Albin Michel, 1934.

7. P. Aulagnier, *La violence de l'interprétation*, Paris, Puf, 1975.

*Comme chez
le bébé humain...
dont les signes
du corps parlent
à nos yeux.*

détresse d'être inachevé, au sein de l'univers, est. Pas plus que l'univers, il ne parle, son corps est posé devant nous, mais lui aussi il est lisible. « Il a le pouvoir de constituer un message lançant un appel à partir de lui-même⁸. » Le bébé comme fragment brisé...

Dans son célèbre livre, Piera Aulagnier élabore sa vision de l'ontogenèse du psychisme. L'originnaire est pour elle ce temps mythique défini par l'inscription, *l'enregistrement de pictogrammes*, traces muettes de la rencontre du bébé avec son environnement, traces à même son corps, lisibles entre autres dans le transfert agissant comme révélateur de messages, traces ineffaçables, sur lesquelles toute sa vie le sujet reviendra. La langue graphique des bébés, « *pictogrammique* », condense deux rencontres : celle avec le cosmos, l'univers et l'histoire, et celle avec son corps. Celle que Freud avait élaborée dans *le moi et le ça* du côté du père de la préhistoire, reprise entre autres sous la forme du transgénérationnel, et la rencontre du bébé humain avec son corps, avec ses émotions, plaisirs, déplaisirs, peurs, terreurs, effroi.

La langue graphique des tout-petits devient écriture, quand elle trouve son lecteur, par la vertu d'une rencontre avec un autre, personne secourable, témoin disponible, capable d'émerveillement devant le mystère de la vie. Dans un paradoxe apparent, *les bébés commencent par l'écrit*. Leur corps est livre. Leur préhistoire est écrite dans ce corps qu'ils mettent en scène, dans leurs comportements, leurs maladies, en attente d'un lecteur qui va la déchiffrer ; qui va transformer ces marques originaires, ces traces de leur inscription dans l'histoire de l'humanité qui les a précédés et plus précisément de l'histoire de leurs ancêtres, et de leur propre « préhistoire émotionnelle », les transformer donc

par la grâce de sa présence sensible et parlante en des récits des origines, des contes, de la littérature fabriquée pour eux, ré-enchantant leur origine... Un autre qui va leur raconter des histoires, à partir de ce qu'il a vu, perçu, ressenti, entendu, et non leur faire des « interprétations ».

Ainsi, en consultation psychanalytique, le bébé appelle, par son corps, sa peau, sa posture, son regard guettant, son comportement. Le bébé est porteur de son texte. L'analyste lui, s'offre au transfert, tendu vers, ressentant, déchiffrant, lisant. Le dispositif fait tiers, il fait naître le transfert qui va permettre le passage *entre eux deux* de l'inscription à la voix, transformant l'appel en une voix adressée.

Les théodicées monothéistes de la pensée occidentale mettent l'homme parlant ou le Dieu nommant, créateur du monde par le verbe, en position d'origine. Proche de nous, Jacques Lacan reprenait les récits bibliques de cette tradition où « le verbe se fait chair », affirmant la primauté du langage. Piera Aulagnier, pour sa part, a fait un pas de côté par son affirmation personnelle qu'*au début est la rencontre* du bébé avec le monde, les pictogrammes en étant la trace, nous rapprochant ainsi de l'Orient où, en regard de notre aphorisme « Et le verbe s'est fait chair », est énoncé « Et la chair se fait verbe ».

Écrire l'expérience, créer les conditions d'une expérience de lecture

La science réclame des protocoles de travail très précis auxquels la pratique psychanalytique ne peut se plier car elle se définit d'abord comme une expérience toujours singulière, qui exclut toute reproduction. Or nous sommes

8. Comme le formule P. Sloterdijk dans *Tu dois changer ta vie* (Paris, Fayard, 2015), force d'appel qu'il attribue dans son essai, entre autres, au fragment brisé, au poème.

*Il nous
faut trouver
une écriture qui
ouvre vraiment
pour le lecteur
une expérience
de lecture.*

d'authentiques chercheurs qui avons à rendre compte de nos découvertes. Mais comment, dans quel langage ?

Puisque la clinique est le lieu de la recherche, il faut trouver une écriture qui assure la transmission de cette discipline – et non son enseignement –, c'est-à-dire une écriture qui soit effective, qui soit un acte créatif à la mesure, à l'image de l'acte analytique. Comment créer les conditions d'une expérience possible ? Nous sommes dans un moment d'urgence de transmission, si nous voulons que la psychanalyse reste vivante. D'une transmission de quoi ? De la transmission de notre expérience. Il nous faut trouver les concepts, les mots, la forme, qui rendent effectivement compte de cette expérience, et non faire l'inverse, comme c'est souvent le cas : vouloir illustrer une « théorie » par de la clinique, et vouloir à tout prix faire rentrer cette clinique dans les rails du pré-pensé.

Il nous faut trouver une écriture qui ouvre vraiment pour le lecteur une expérience de lecture.

Il nous faut apprendre à regarder, à sentir, et à en rendre compte.

Choisir de se pencher sur notre expérience, et de la faire parler.

Il nous faut transmettre notre expérience du transfert, de ce qui, dans la psychanalyse, sauve et non guérit. Il nous faut transmettre notre dialogue avec cet alter ego, en l'humanité de qui, à chaque rencontre, nous croyons.

Mon travail d'analyste, pendant vingt-cinq ans, avec des bébés confiés à l'Aide sociale à l'enfance, a été à cet égard décapant, il m'a obligée à cette discipline.

Cette expérience m'a lestée de quelques certitudes, d'une radicalité.

D'une radicalité concernant notre humanité. ■